

« Une leçon de morale universelle »

Par Jean Starobinski

Les ennemis de Rousseau ont toujours mis en cause la sincérité de sa pensée pour mieux l'attaquer. La conduite du philosophe relèverait d'une stratégie d'auteur bien consciente et serait finalement plus intéressante que son système. Des philosophes au conférencier royaliste Jules Lemaître qui, en 1910, eut un énorme succès avec sa présentation de Rousseau affirmant qu'il « n'est préoccupé que de l'impression qu'il fera sur les autres » et jusqu'à une partie de la critique moderne, le discours est le même. Jean Starobinski, qui renouvela le regard de la critique sur Rousseau dans la seconde moitié du xx^e siècle, affirme au contraire la sincérité de celui-ci et explique son attitude de manière fort éclairante.

Quand, au moment de sa réforme, Rousseau utilise le succès littéraire pour afficher ostentatoirement son indépendance et sa pauvreté, son but n'est pas seulement d'attirer l'attention sur sa personne. Cette démonstration de vertu à la manière stoïcienne (ou cynique) revendique une signification et une portée générales. L'individu Rousseau, en se singularisant au vu de tous, cherche à donner une leçon de morale universelle. Au mépris de toutes les pudeurs et de toutes les hypocrisies, son existence volontairement *dénuée* assume l'inégalité sociale et la met en évidence de façon à alerter les consciences. Nombre de critiques, à partir des aveux des *Confessions*, ont montré l'aspect théâtral et forcé de cette conduite. Mais ce n'est pas là une simulation gratuite. C'est une « manifestation ».

S'il y a du jeu en tout ceci, c'est celui que la psychologie peut déceler dans tout engagement sérieux et délibéré : la conscience se donne une conviction, s'arrachant aux fluctuations de l'existence irrésolue, trahissant peut-être la multiplicité contradictoire qui fait la richesse et le tourment de la vie irresponsable. Tout choix est outrancier : mais la voie choisie ici correspond à une exigence profonde : la fidélité de Jean-Jacques à son origine et à sa catégorie sociale. Au moment où sa condition pourrait changer, où il pourrait

tirer de sa gloire littéraire le bénéfice d'un avancement social, il décide de préserver sa pauvreté, par défi. Sa vie de gagne-petit, il ne se contente pas de la subir : il la veut, pour prouver à ses lecteurs fortunés qu'en l'état présent de la société, une existence digne et moralement justifiée n'est possible qu'aux confins de l'indigence.

Tandis que Jean-Jacques offre l'exemple de la véritable norme, toute grandeur, toute supériorité matérielle se voit contrainte de se connaître elle-même sous une forme accusatrice : l'opulence et le pouvoir qui en découle sont usurpation. Cet homme célèbre qui ne veut pas être autre chose que copiste rend sensible ce que la richesse a d'abusif et d'injustifié. Il proclame l'alliance permanente, le lien nécessaire de l'infériorité sociale et de la supériorité morale. L'inégalité est produite par le délire vaniteux du paraître, et celui qui se délivre de cet envoûtement et qui ouvre les yeux, l'aperçoit telle qu'elle est, comme un maléfice de l'irréalité. Mais c'est une irréalité qui, par l'entremise des hommes qu'elle dupe, vient corrompre la réalité quotidienne. Dans ses effets seconds, la chimère abstraite de l'apparence se traduit en souffrance et en crime. ■■■

« Tout le mal vient de l'inégalité »

© Europe, novembre-décembre 1961, pp. 139-140.